

qu'auparavant : car, pensait-il, la mort de la mère c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent pas délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

## ERNEST LEGOUVÉ.

### LE SENTIMENT DE LA MATERNITÉ.

Chez les animaux, la maternité seule ressemble à un sentiment ; la maternité leur donne la prévoyance, la tendresse, le dévouement, l'héroïsme même. La lionne à qui l'on enlève ses petits devient terrible comme un lion ; le lion s'éloigne. J'ai été témoin du courage d'une jeune mère fauvette. Elle avait bâti son nid dans un buisson à hauteur du regard ; le père et la mère, selon la coutume de ces jolis oiseaux, se tenaient tour à tour sur le nid pour couvrir les œufs ; or, si je m'en approchais au moment où le mâle était le gardien, le mâle s'enfuyait dans les branches supérieures, volant, criant, s'agitant, mais il s'enfuyait. Était-ce la femelle, au contraire ? elle restait. Je voyais son petit cœur battre sous ses plumes, son œil noir s'arrondir et briller de terreur ; n'importe, elle restait. Il y avait certainement là un sentiment ! il y avait vaillance, puisqu'il y avait peur ; il y avait dévouement, puisqu'il y avait sacrifice. Par l'amour maternel, l'animal touche presque à la nature humaine, et la nature humaine s'élève jusqu'à la nature divine !

Quel père, en effet, oserait comparer sa tendresse à la tendresse d'une mère ? A Dieu ne plaise que je veuille nier l'affection paternelle ; mais pour les femmes, la maternité est la vie même. Ceux qui leur contestent encore leur rang de créatrices, n'ont donc jamais vu une mère recevoir dans ses bras son enfant nouveau-né ? Ils n'ont donc jamais contemplé ce divin premier regard qui a inspiré pour un jour au fougueux Rubens, dans la figure de Marie de Médicis, le tendre génie de Raphaël ? Jamais donc ils n'ont vu une mère suivant le premier pas de son enfant, écoutant sa première parole, hélas ! et recevant son dernier soupir ? Quand un enfant

meurt, le père pleure; mais le temps ne respecte pas plus en lui cette douleur que les autres douleurs; pour la mère, c'est une blessure qui ne guérit pas. On rencontre parfois des figures de femmes marquées d'un sceau particulier de désespoir; leur pâleur, leur douceur, l'accent découragé de leur voix, leur front incliné sur leur poitrine trahissent en elles je ne sais quoi d'irréparablement brisé qui vous serre le cœur; même quand elles sourient, on voit qu'elles sont près de pleurer: informez-vous de la cause de leur peine, on vous dira presque toujours que ce sont des mères qui ont perdu quelque enfant à la fleur de l'âge. Une femme atteinte d'une maladie mortelle qui lui avait enlevé son fils dix ans auparavant, s'écria, au milieu des angoisses de l'agonie: « Ah! comme mon pauvre fils a dû souffrir! » Torturée par son propre mal, elle ne pensait qu'à celui de son enfant. Tel est l'amour maternel. Sans égal dans la création, il naît en un instant, immense, sans bornes, sans calcul! si puissant qu'il transporte celle qui l'éprouve au delà des lois de la nature, qu'il fait de la douleur un plaisir, de la privation une jouissance, et cela non pas accidentellement, par accès comme dans l'amour, mais toujours et sans relâche. Le temps ne l'éteint pas, la vieillesse ne le glace pas, car pour lui pas plus de décadence que de progrès, cet autre signe d'imperfection! Il est né le premier jour du monde aussi complet qu'aujourd'hui, et Ève en savait sur ce point autant qu'Hécube et que la reine Blanche. Est-ce assez dire? Non. Pour dernier miracle, il renouvelle tout entier l'être qui l'éprouve et il lui sert d'éducation. Par lui, la femme coquette devient sérieuse, l'imprévoyante réfléchie; il éclaire, il épure; il veut dire vertu et intelligence comme dévouement et amour: c'est le cœur humain tout entier!

## NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

### LES RESSORTS D'UNE CONSPIRATION.

PINTO, LE DUC ET LA DUCHESSE DE BRAGANCE.

LE DUC.

Je n'ai pas encore vu ce garçon-là.

PINTO.

C'est un de mes valets: intelligent, exact, il me paye en fidélité les soins que j'en ai pris à la suite d'un accident qui l'a rendu muet pour la vie. Aussi, jamais service plus silencieux ne fit honte aux valets raisonnés. Revenons au fait, monseigneur! se peut-il que vous désapprouviez?...

LE DUC.

Toutes vos menées.

PINTO.

Comment? payeriez-vous d'un ingrat désaveu le zèle de vos serviteurs? Demain, je vous salue d'un nouveau titre, ou l'on verra tomber la tête de Pinto.

LE DUC.

Puissions-nous tous deux perdre la vie, plutôt que d'allumer la guerre!

PINTO.

Il y a rarement combat où les forces sont trop inégales. Les troubles de Catalogne ont contraint l'Espagne à retirer ses garnisons pour grossir l'armée; les Portugais sont liés d'un sentiment unanime: une fois soulevés, entre la liberté et le châtement, ils sentiront la nécessité de vaincre. Vos partisans commandent les flottes, gardent les côtes, tiennent les places fortes; une ordonnance de cinquante

mille ducats, envoyés par le roi pour lever des troupes, vous a servi à payer vos créatures ; on vous aime, on vous choisit, on vous nomme. Ainsi, nulle résistance au dedans ; au dehors, mille ressources.

LA DUCHESSE.

Le duc de Médina-Sidonia, mon frère, gouverneur d'Andalousie, nous donnera, s'il le faut, de l'argent, des hommes, des vaisseaux. Tous les princes ennemis de la maison d'Autriche seconderont l'entreprise. Le cardinal de Richelieu vous a laissé à penser, dans les affaires de la Hollande, de quel œil vous verra la France.

PINTO.

Jamais conjoncture ne fut plus décisive. Le jour est pris, et nos gens sont prêts.

LA DUCHESSE.

Soyez sensible, monsieur, à ces preuves de dévouement : les premiers pas sont faits ; après avoir ourdi un complot, on n'en assure l'impunité qu'en l'exécutant.

LE DUC.

Ne redoutez-vous pas les recherches et le pouvoir de l'inquisition ?

PINTO.

Elle nous servira.

LE DUC.

L'autorité ecclésiastique a tant de force !...

PINTO.

Elle nous appuiera.

LE DUC.

Que veux-tu dire ?

PINTO.

Que nous avons un moine, don Santonello, de la stricte observance de saint François.

LE DUC.

Ils ont pour eux l'archevêque de Bragues.

PINTO.

Nous avons celui de Lisbonne, chez qui se sont tenues nos assemblées. Il est éloquent, téméraire, fanatique ; il fera schisme. Arche-

vêque contre archevêque. Fallût-il un cardinal, nous l'aurions, et qu'il y eût deux papes en Europe, nous en aurions un.

LE DUC, *riant*.

Il ne doute de rien.

PINTO, *avec force*.

Patience, audace et volonté, voilà de quoi renverser le monde. Mais qui sait vouloir ? Personne.

LE DUC.

J'admire qu'il ait pu concilier les rivalités des grands.

LA DUCHESSE.

En promettant à ceux de votre cour qu'ils obtiendront toutes les dignités ; et aux gentilshommes des provinces, d'humilier ceux de votre cour.

PINTO.

Quant aux roturiers qui déclamaient contre les titres, on leur a promis des lettres de noblesse.

LE DUC.

Nommez-moi ceux des nôtres qui doivent se rendre ici.

LA DUCHESSE.

Almada, dont vous connaissez l'inimitié contre le secrétaire d'Etat et contre la vice-reine ; caractère sombre, altier, généreux et indépendant : c'est du fiel de sa haine qu'il nourrit ses sentiments pour la liberté publique. Des goûts solitaires ont rendu ses vertus âpres et chagrines, il est inébranlable et prudent.

LE DUC.

Je le connais.

LA DUCHESSE.

Le grand veneur Mello, que l'intérêt de sa fortune attache à la grandeur future de notre maison. Il est intrigant et avare.

PINTO.

Vasconcellos, qui le craint, paye deux ou trois mille ducats pour le faire suivre et savoir ce qu'il dit ; en lui donnant moitié, il l'eût fait taire. Mais vos libéralités l'ont rendu notre complice.

LE DUC.

Ainsi vous me ruinez en frais qui deviendront superflus.

PINTO.

Hé ! hé ! monseigneur, les partis se vendent et s'achètent. Tout est au poids de l'or.

LE DUC.

Mendoce n'est-il pas du nombre ?

LA DUCHESSE.

Oui, un génie ambitieux, remuant, façonné pour les révolutions, sans préjugés, sans frein ; toujours ennemi du pouvoir qui gouverne, et cherchant à fonder le sien au milieu des renversements. Il est violent et hardi.

LE DUC.

Et le quatrième ?

PINTO.

Le secrétaire intime de Votre Altesse, moi, qui ne veux ni brouiller ni gagner à tout ceci, aimant mieux la vertu que l'or, et mieux la gloire....

LE DUC.

Que la vertu.

PINTO.

Hé ! qu'est-ce que la vie sans illustration ? Le sommeil de la brute. La gloire est le rêve du génie.

LE DUC.

Que te sert de te consumer dans les travaux, de t'user avant l'âge ?...

PINTO.

Qu'importe, si mon nom dure plus que moi ?

LE DUC.

De tenter des hasards où tu te feras tuer ?

PINTO.

Pour ne jamais mourir.

LE DUC.

N'attendez-vous pas encore le capitaine Fabricio ?

PINTO.

Et le cordelier. Ils doivent faire ici leur première entrevue. J'ai craint que, les employant tous deux à l'insu de chacun, comme de coutume, ils ne m'accusassent de méfiance, s'ils en étaient instruits l'un et l'autre, ce qui m'a décidé à les réunir.

LE DUC.

De quelle trempe est ce capitaine ?

PINTO.

Une machine de guerre. Homme d'exécution, inhabile au conseil, instruit dans son art, borné dans tout le reste ; mais, armé d'un cœur de fer, il expose sa vie aussi froidement qu'il donne la mort. Un chef si déterminé, à la tête de quelques soldats, suffirait à bouleverser Lisbonne. Vous l'allez connaître.

LE DUC.

Non, vous dis-je, je ne paraîtrai point devant eux ; ils n'arracheront point mon consentement.

LA DUCHESSE.

Vous ne le pouvez refuser.

LE DUC.

Ils doivent s'y attendre.

PINTO, brusquement.

Morbleu ! monseigneur, si nous succombons, laissez-nous pendre ; mais si nous l'emportons....

LE DUC, irrité.

Qu'oserez-vous ?

PINTO.

Vous proclamer en dépit de vous-même.

LE DUC.

Vous extravaguez.... Ou plutôt, pris par ma facilité dans vos pièges, je perds l'aimable douceur, les délices d'une vie égale, riante et paisible.

PINTO.

Eh ! les agitations de la vie domestique ont-elles rien qui ne soit comparable à celle où vous entrez ? Pour le but, quelle différence ! Là, le présent qui nous échappe ; ici, l'avenir qui nous reste. Que les festins, la danse, le jeu réclament nos veilles, nous les consomons en fatigues, comme pour les plus grands travaux ; qu'une contestation s'élève sur nos droits lésés, sur nos biens ravis, sur notre rang disputé, aussitôt la chicane ; les intérêts, les appels nous accablent de soucis et dévorent notre existence.... Quel plaisir pur et tranquille ici-bas ? Celui de forcer à la chasse des animaux fugitifs ? Il n'est souvent pas plus difficile de débusquer les hommes qui nous nuisent ; craintives bêtes, moins innocentes que celles que vous poursuivez dans les bois. Appliquons donc l'emploi de notre vie

aux illustres entreprises, qui ne coûtent pas plus et qui valent davantage. J'aperçois, je pense, le capitaine.

LE DUC.

Je vous laisse et viendrai moi-même remercier vos amis sitôt qu'ils seront assemblés.

LA DUCHESSE, à *Pinto*.

Courage, *Pinto*! le duc cédera bientôt à nos instances; je le suis, et j'espère le décider.

## LEMONTEY.

### LA PRÉCISION.

La précision, qui consiste à bannir du discours tout le superflu et à n'y rien omettre du nécessaire, est une économie qu'on loue ordinairement plus qu'on ne la pratique. Quelques rhéteurs l'ont même passée sous silence; car elle doit avoir peu de crédit dans les écoles, où la profession du maître repose en grande partie sur le débit des ornements, et où des prix d'amplification attendaient naguère les plus verbeux des élèves. Il faut la distinguer d'une de ses branches, qu'on appelle la concision, et qui s'attache à l'épargne des mots et au resserrement de la phrase plutôt qu'à la mesure rigoureuse de l'expression avec la pensée. La concision prête indifféremment son secours à la fausseté comme à la vérité, tandis que la précision ne se conçoit pas sans justesse et sans clarté; la concision peut n'être aussi qu'une affectation de l'esprit, au lieu que la précision se forme surtout de la vigueur combinée du jugement et du caractère. Elle est dans l'homme l'attribut de la force et de la raison; dans l'ordre social, le langage de la loi qui prescrit et du pouvoir qui commande; dans les sciences, le but et la perfection des méthodes et des nomenclatures.

Il est des esprits fermes, tranchants et austères, dont la pensée se presse, s'épure et s'échappe naturellement, comme le métal du laminoir, sous la forme la plus compacte. L'antiquité a même eu un peuple moulé dans des institutions si fortes, que cet attribut de quelques hommes singuliers était devenu sa nature commune. Le mot de laconisme a conservé le souvenir du langage bref et poignant des Spartiates. La nation moderne qui excelle dans l'art de converser, y doit sa supériorité au secret qu'elle possède de tout